

Natacha Rossel

«La grosse déprime» tragicomédie de la dette publique

Déprimantes, les finances en berne et autres cures d'austérité? C'est la galère, oui, mais mieux vaut en rire. Le Collectif moitié moitié moitié réussit l'exploit, salutaire, de détourner la dette publique en franche rigolade. Au diapason dans «La grosse déprime», quatre comédiennes et comédiens décortiquent la mécanique monétaire avec l'acuité d'un contrôleur des finances pointilleux. Et se gaussent sans vergogne des politiques économiques néolibérales qui façonnent nos sociétés.

Tout commence comme dans une tragédie classique. Devant le rideau fermé, Octavie (Marie Ripoll), languoureuse dans sa robe d'époque, scande des alexandrins face à un Britannicus (Matteo Prandi) aux abois. Mais voilà que les vers raciniens glissent vers la farce contemporaine. La langue de l'acteur fourche: Britannicus devient Bertarelli, la cour royale se mue en Cour des comptes. Bruissements derrière le rideau. Furax, une comédienne (Cécile Gousard) déboulé en trombe: «On ne comprend plus rien à la scène avec vos trucs d'actualisation politique de merde!» Le vaillant quatrième luron (Adrien Mani) acquiesce.

La finesse de cette vivifiante «Grosse déprime» tient dans le décalage entre le sérieux du sujet et le recours au registre comique. Les personnages sont plus vrais que nature dans une succession de tableaux rythmés: une spécialiste de l'économie, nommée Caroline Sauce, pétrie de condescendance, explique les bienfaits des mécanismes économiques, une ministre des Finances prononce un discours truffé de sophismes, tandis que les débats télévisés virent au grand n'importe quoi.

Ce carnaval politico-économique confine au burlesque dans les interludes chantés. Le collectif puise dans la tradition anglo-saxonne du *barbershop* (chant populaire à quatre voix) pour habiller de notes légères

les élucubrations des politiques chantant les louanges du capitalisme.

L'ensemble est enrobé d'une pincée d'autodérision: les artistes s'amusent du cliché du théâtre comme un art de saltimbanques gauchistes gavés de subventions publiques. En miroir, l'arène politique n'est-elle pas une immense scène de théâtre, dont les protagonistes tentent de nous convaincre que la théorie du ruissellement profitera à tout le monde? Saupoudrée d'une ironie bien sentie, la pièce décortique les mécanismes de domination de la classe bourgeoise... dont fait d'ailleurs partie le public qui va au théâtre! Là encore, l'autodérision fait mouche.

La satire est féroce, mais diablement intelligente. Et trouve une résonance d'autant plus actuelle au regard des récentes annonces de coupes tous azimuts et des aléas budgétaires de nos voisins français. Dans ce marasme ambiant, la culture se sait en péril. «La grosse déprime» est un excellent antidépresseur.

À voir au Théâtre 2.21, Lausanne, puis en tournée, moitiemoitiemoitie.ch

«Toute intention de nuire» la littérature sur le banc des accusés

Faites entrer l'accusée... Sur le banc des prévenus, voici la littérature. Quand la fiction se tisse à partir de la vie réelle, peut-on tout écrire sous prétexte de liberté créatrice? Dans «Toute intention de nuire», Adrien Barazzone orchestre un procès théâtral avec l'habileté de l'enquêteur. Cette comédie judiciaire rondement menée met en balance le droit à la vie privée et l'expression artistique. À l'heure où les débats médiatiques se heurtent parfois aux clichés et conclusions hâtives, la pièce déroule un argumentaire ciselé sur la fabrique de la vérité et les frontières de l'art.

L'acte d'accusation? Pauline Jobert, autrice à succès, s'épanche sur sa brève relation avec Alexandre Baladone, avocat rencontré en Toscane, dans son roman «Marcher sans craindre le ravin». Sa plume dépeint un homme misogyne et toxique. Meurtri dans son ego, le protagoniste malgré lui poursuit l'écrivaine en justice pour diffamation et atteinte à l'honneur. Depuis la parution du livre, dit-il, il a perdu des clients, son couple bat de l'aile et sa fille ne lui parle plus.

La trame, fictive, n'est pas sans rappeler des affaires bien réelles. Comme le procès retentissant de l'autrice Christine Angot, il y a une dizaine d'années, après la parution de son roman «Les petits». Une femme s'est reconnue parmi les personnages, a déposé une plainte. Christine Angot a été condamnée à verser des dommages et intérêts au terme des débats qui ont soupesé liberté d'expression et atteinte à la vie privée.

Dans notre intrigue judiciaire, David Gobet est impeccable en plaignant coincé dans son costume trop serré, Mélanie Foulon, implacable en juge chargée de démêler le vrai du faux. Face à la Cour, Alain Borek est irrésistible dans sa robe d'avocat, défendant avec véhémence sa cliente accusée de mystification littéraire, l'excellente Marion Chabloz.

Et comme la Cour de justice est un théâtre, les protagonistes jouent plusieurs rôles, tantôt orateur, tantôt témoin à la barre, dans des joutes verbales acérées. Verdict? Une réussite, sans appel.

Toutes les dates de la tournée sur lhommeedados.ch



«Toute intention de nuire», comédie judiciaire rondement menée, met en balance le droit à la vie privée et l'expression artistique. Dorothée Thébert Filliger